

A. M. RODOLPHE BRUNET.

Qu'un rossignol rencontre un autre rossignol,
Aussitôt, je présume, ils s'aiment, se connaissent
Et le même dièze et le même bémol
Vibre dans leurs gosiers d'où les ramages naissent.

Qu'un ruisseau dans un champ passe près d'un ruisseau
Leurs ondes aussitôt se confondent ensemble
Et le ramier ravi d'un murmure si beau
Pour le mieux écouter se perche dans le tremble

Que par un soir d'été quand tout autour de soi
Se plonge avec plaisir dans un divin silence
Un chant mélodieux vibre et jette l'émoi
Dans votre cœur où bat un reste d'espérance :

Vous sentirez alors un pouvoir inconnu
Vous forcer de chanter et de pleurer vous-même ;
Et ce chant ravissant qui vous est parvenu
Sans doute vous aura rempli d'un trouble extrême.

Ainsi de moi, Rodolphe, et n'en sois pas surpris :
Les cœurs «és pour le beau se comprennent et s'aiment ;
J'entends souvent tes chants et toujours mes esprits
S'agitent sous le feu que tes accords y sèment.

Cicéron par ta voix est plus grand à mes yeux ;
Avec toi je m'anime aux chants de la Patrie ;
Le Glorieux de ton nom est encor glorieux ;
Tu chantes, pour tout dire, et l'âme est attendrie.

Je me rappelle encor la douce émotion
Dont mon cœur tressaillit par ta *Coincidence*.
Ah ! puisque la Patrie et la Religion
Parlent si haut en toi, poursuis avec constance.

Va ton chemin : plus tard, à l'heure du repos,
S'ouvrira devant toi le *Temple de Mémoire* ;
Et joyeux, couronné des fruits de tes travaux
Tu vivras d'allégresse et brilleras de gloire.

Et moi je marcherai, mais de loin, sur tes pas
Brillant peut-être aussi d'un peu de ta lumière ;
Mais en vain j'essayerai de te rejoindre... Hélas !
Le sort m'a condamné de rester en arrière.

Mais qu'importe ! en ce jour je me sens affermi
Dans le noble sentier de la littérature ;
Et puissé je déjà t'appeler mon ami,
J'en suis récompensé, Rodolphe, outre mesure.

J.-G. BEAULIEU.



"GAËTANE." — (UNE NOUVELLE VRAIE)

I

Il n'y a pas bien longtemps de cela, et du reste, ce dont je m'en vais vous entretenir, lecteurs, constitue un petit incident heureux dans l'uniforme histoire de ma vie, incident que je n'oublierai pas de sitôt, bien sûr.

Un de ces derniers jours, alors que je ne m'y attendais guère ou pas du tout, c'est encore plus juste, la malle européenne m'a apporté de Paris, la ville aux enchantements divers—je commence à croire de plus en plus ce que tout le monde en dit—une bien agréable surprise, sous la forme d'un gracieux et très aimable envoi.

Seule est apte une main de femme à monter de ces coups délicats qui nous ravissent l'âme et enchantent nos esprits, nous, "pauvres hommes que nous sommes," comme a dit le poète dans la chanson ! C'est bien difficile de n'en pas subir le charme, lors même que l'on a plus de vingt ans, mais impossible, je dirais presque, lorsque l'on est encore à cette époque critique où l'amour continuellement module un chant nouveau sur les cordes de lyre qui sont les fibres de nos cœurs !

Aussi, ne m'y trompai-je pas quand on me remit le colis postal à l'aspect coquet, confiné, à mon intention, quelque dix jours auparavant, à la malle poste ; je le revoyais emporté vers nos rivages du Canada, affectueusement bercé sur les flots adoucis de la grande mer—tel on se représente tout ce qu'on aime !—comme l'image du bien-aimé sur les

molles vagues d'un rêve inconscient d'amour, dans l'âme ingénue d'une jeune fille.

Je ne m'y trompai pas, dis-je, et je crus pouvoir affirmer tout de suite : ce témoignage flatteur et bien que mérité, ce me semble, me vient assurément d'une femme. Et, glorieux d'avance de cet honneur insigne, je pris bien vite connaissance de la chose reçue : un charmant petit volume, sur la première page duquel, en tête, je lis audessus de *Gaëtane*, le titre, un autre nom, celui de l'auteur, Miss. E. Ehrthone.

II

Lecteurs, je crois vous avoir mentionné une ou deux fois au moins, le nom, déjà célèbre dans les lettres françaises de nos temps présents, de cette aimable publiciste qui a fait naguère ses débuts, à l'âge où d'autres ne se sentent encore même pas la vocation de la plume, et j'ai dû vous dire qu'elle est en train d'ajouter une filur brillante, fille de son talent et de son activité, à la couronne littéraire de son noble et cher pays de France.

J'ai dû, j'ai voulu, tant j'aime faire justice au mérite, vous dire tout cela, amis lecteurs. C'est peut-être un peu ce qui m'a valu—le MONDE ILLUSTRÉ n'est pas toujours d'une absolue discrétion—le rare bonheur d'être, ne fut-ce qu'en passant, l'objet des courtoises attentions de cette enchanteresse !....

Mais quand je vous ai parlé de Miss. E. Ehrthone, je n'ai pu que vous dire brièvement mon admiration pour son œuvre et celle qui la personnifie. Il m'était impossible, j'en déplorais tout le premier mon ignorance, de vous donner sur son compte quelques détails intimes que, tout bas, désirait, sans doute, plus d'un, déjà gagné de sympathie pour cette fraîche et alerte plume. Aujourd'hui je puis faire davantage pour vous, mes chers lecteurs, grâce à la généreuse complaisance de Miss. E. Ehrthone elle-même. Tout simplement vais-je laisser vous parler, et vous n'y gagnerez pas peu, le biographe habile qui, aux premières pages du joli volume qui fait le sujet de cet article, nous retrace, en quelques lignes, l'intéressante vie de ce tout jeune auteur. Oyez et instruisez-vous :

Née le 12 octobre 1870, Miss. E. Ehrthone, la jeune auteur de *Gaëtane*, n'était donc âgée que de treize ans lorsqu'elle commença à écrire ce charmant ouvrage. Orpheline presque en naissant, nous pouvons dire avec le poète que "le cercueil de l'une s'était creusé près du berceau de l'autre". Les premiers cris de celle qui entraînait dans la vie ont eu pour échos les plaintes de l'agnie de celle qui descendait dans la tombe, car six jours après sa naissance, le 18 octobre 1870, alors que les obus et les boulets prussiens moissonnaient les héroïques défenseurs de Chateaudun, où se trouvait son père, Miss. E. Ehrthone perdait sa mère.

.... Modeste autant que capable, loin de tirer vanité de son ouvrage, elle dit naïvement qu'elle a voulu simplement se distraire, et que ces fragments (ses premiers essais) ne sont pas dignes d'être lus. Qu'elle nous permette de n'être point de son avis.

Ne croyez pas cependant voir en Miss. E. Ehrthone une enfant grave et rêveuse, constamment les yeux au ciel et perdue dans les nuages ; non, sa franche gaieté, son entrain, sa complaisance envers ses jeunes amis, la font chérir de toutes, et ardente au jeu comme à l'ouvrage, elle ne néglige ni l'un ni l'autre.

Avec tout cela, fille tendre et soumise, adorait un jeune frère que sa seconde mère lui a donné, reconnaissante des soins qu'on lui prodigue, elle ne brille pas moins par les qualités du cœur que par celles de l'esprit.

Telle est Miss. E. Ehrthone ; nous sommes heureux de saluer à son aurore un jeune talent tel que le sien. L'avenir lui est ouvert, et nous avons la certitude qu'un jour une plume plus autorisée que la nôtre fera, en termes dignes de celle qui en sera l'objet, l'éloge d'un auteur que nous serons toujours fier d'avoir connu et apprécié à son début, et que nous ne serons pas moins heureux d'admirer plus tard.

Voilà qui est bien parler n'est-ce pas ? dans tout cela se reflète le sentiment de la véracité : on sent que la bouche parle de l'abondance du cœur.

Bien que ces lignes aient été écrites en 1884, à l'apparition de *Gaëtane*, alors que Miss. E. Ehrthone n'avait pas encore quatorze ans—aujourd'hui elle en compte vingt à peine—elles semblent illustrer parfaitement sa sympathique figure, et on peut, sans crainte d'errer, les tenir toujours, je crois, pour un portrait fidèle.

III

Maintenant que vous avez fait avec l'auteur plus

ample connaissance, laissez-moi, chers lecteurs, vous dire, quelques mots de l'œuvre.

C'est Miss. E. Ehrthone elle-même qui va vous la présenter. Je vous envoie, nous écrivait-elle, "un petit roman, *Gaëtane*, ébauche écrite à l'âge de treize ans, et qui a besoin de la plus grande indulgence".

Après l'auteur de la notice biographique, plus haut cité, je solliciterai ici la permission de différer sur ce point d'opinion avec notre aimable correspondante. Que cet ouvrage soit une ébauche, étant donné l'âge auquel il a été écrit, et en comparaison de ce que sa plume a produit depuis, de ce qu'elle promet pour l'avenir, je veux bien le lui accorder. Qu'il ait besoin de la plus grande indulgence, j'ose demander qu'on m'autorise à m'inscrire en faux contre cette trop modeste insinuation. En effet, il apparaît, cet ouvrage, à mon humble jugement, non pas comme le fruit d'efforts laborieux, d'un travail pénible et infécond dont l'auteur, tacitement ou à cœur ouvert, réclamerait de ses lecteurs, et à bon droit, une grande indulgence, comme encouragement dû à sa bonne volonté, mais il est bien plutôt comme l'éclosion instantanée, la révélation soudaine d'un talent brillant qui s'impose d'emblée à l'admiration sincère de la galerie.

Et dût la modestie de l'auteur de *Gaëtane* en rougir, m'en vouloir un peu, je proclame bien haut ce que j'en pense.

Songez-y, avoir le cœur déjà si riche, l'esprit si bien garni que de pouvoir écrire un tel bijou de petit roman et n'avoir que treize ans ! Victor Hugo en comptait déjà quinze lorsqu'il écrivit *Bug Jargul*, son premier roman.

Ce volume, *Gaëtane*, aurait-il bien des défauts, qu'il n'a pas, on le considérerait encore comme un succès, en égard à la jeunesse de l'auteur.

Dépendant, il est d'autres circonstances défavorables à considérer, et dont il faut donner crédit à Miss. E. Ehrthone, outre celle de l'âge que nous venons de signaler. Treize ans, c'est l'époque où la plupart des enfants ne songent encore qu'au jeu, où les plus précoces ne connaissent des belles-lettres que le nom de l'agrément qu'elles leur procurent par de délicieuses lectures. Douée d'un esprit et d'un caractère bien en avance sur ses années, c'est à cet âge si tendre que l'auteur de *Gaëtane* prend la plume et, pionnier de l'intelligence et de l'inspiration qui la brûle, entre de plein pied dans la république des lettres, laquelle, déjà, lui a révélé une grande partie de ses secrets.

Mais voici les autres difficultés auxquelles je viens de faire allusion.

A treize ans, une fillette est encore sur les bancs de l'école, et tous ceux ou celles qui ont passé par là savent qu'il n'est pas bien facile alors de faire de la littérature d'amateur.

Comment donc Miss. E. Ehrthone va-t-elle surmonter l'obstacle ? Écoutons son biographe, nul ne nous dira mieux que lui les petits trucs de l'écolière pour satisfaire son innocente mais réelle passion. Il en a retracé la scène dans le plus charmant tableau.

Vous vous la représentez, peut-être, dit-il, confortablement installée en face d'une table de travail encombrée de papiers, parsemée de dictionnaires, d'ouvrages d'histoire et de science, de ces mille traités que tout auteur consulte en composant. Erreur !... Voyez une écolière de 13 ans assise devant son pupitre à l'étude ; la surveillante, épiant le travail de chaque élève, veille à ce que chacune prépare la leçon du jour et ne s'occupe que des devoirs prescrits par le règlement ; car la discipline est sévère et on ne fait pas à sa fantaisie ; le labeur de chacune des heures de la journée est réglé d'avance comme le menu de la semaine, et il n'est pas plus permis à une élève de rien changer au premier qu'à la cuisinière d'apporter la moindre modification au second. Cependant notre jeune auteur dont l'imagination travaille ne put s'accommoder de cette contrainte ; il faut donc tromper la vigilance de la maîtresse qui surveille, elle n'est pas prise pour si peu, et feignant la plus grande application à l'étude prescrite, son esprit enfante ces charmantes pensées que sa main armée d'un crayon fixe sur une feuille de papier placée entre deux feuillets d'un livre ouvert à la leçon, mais qu'elle ne lit pas. Toutes les fois que la surveillante a le dos tourné, une nouvelle idée s'ajoute aux précédentes. Un feuillet rempli, il reçoit un numéro d'ordre et une page blanche succède dans le livre à celle qui vient d'être remplie ; mais quelle habileté pour ne pas se faire prendre en flagrant délit, et quelle contrainte pour une imagination aussi productive que celle de Miss. E. Ehrthone ! Pas de notes, pas de canevas, le temps lui manque ; au fur et à mesure que l'esprit pense, la main retrace l'idée. Pas de livres à consulter : elle n'a à sa dis-